

« Ces palmiers!... »

Robert Lévesque

Number 114, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24653ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2003). « Ces palmiers!... ». *24 images*, (114), 15–15.

T ravelling arrière

«CES PALMIERS!...»

PAR ROBERT LÉVESQUE

Rappelez-vous (car tout est là) comment Delphine Seyrig, dans *Muriel*, disait: «ces palmiers!...»; la voix se veut compassée, mélancolique, elle est d'une fausseté volontariste terrible car son personnage — Hélène Aughain, antiquaire à Boulogne, joueuse au casino — n'a que faire de ces palmiers aperçus sur des photos que lui montre un homme qu'elle croit revenu d'Algérie, en 1962...

N'étant jamais allée à Alger (lui non plus, d'ailleurs, on l'apprendra) la nostalgie est exclue de son attitude, c'est une pose, une fuite (cette femme, on le verra, est perdue, l'Algérie elle n'en parle jamais, elle ne veut pas admettre le désarroi de son beau-fils qui, lui, y a passé 22 mois); non, elle dit ça comme ça... «ces palmiers!...» comme, dans *Réjeanne Padovani*, Jean-Guy Biron (René Caron contrefaisant Drapeau) disait «Haïti chérie...», en 1972...

Quand on ferme les yeux sur les réalités (la guerre, la torture, la dictature), on s'accroche à des clichés-bouées, on développe des fantasmes touristiques, on demande à cacher ce sein (ce sang) que l'on ne saurait voir, et c'est exactement cela, ce désir d'oubli, qu'Alain Resnais mettait en scène dans ce film de 1963, ce subtil *Muriel ou Le temps d'un retour*. Film audacieux (toute référence à ce que l'on appelait «les événements d'Algérie» était scrutée à la loupe par la censure), film habile (*Muriel* n'est pas un film sur l'Algérie, mais un film où il en est question comme d'une pensée gênante).

À l'époque ce long métrage (filmé par la caméra de Sacha Vierny dans la lumière de Boulogne

telle qu'elle était, à telle heure, avec une musique dodécaphonique de Hans Werner Henze) avait séduit les cinéphiles, c'est l'un des chefs-d'œuvre de Resnais, mais ce n'est pas son caractère de *film politique* qui l'emporta dans les perceptions; terminée en juin 1962, la guerre d'Algérie demeurerait un sujet tabou en France et il faudra attendre la fin des années 60 pour que des films plus francs, plus nets, et accusateurs, signés par des cinéastes non français, apparaissent, comme *La bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo (tourné en 1966, interdit jusqu'en 1970) ou *Le vent des Aurès* de Mohamed Lakhdar Hamina.

De 1954 à 1962, le temps de cette «guerre sans nom» (que Tavernier a décrite d'après des documents en 1992), le cinéma français manqua totalement de combativité face au drame algérien, l'auto-censure était le fait de tout le monde; en mars 1957 on évoquait dans la revue *Esprit* «une démission du cinéma». Il est gênant de constater que ce sont les années de la Nouvelle Vague... Libéré du «cinéma de papa», ce cinéma de garçons et de critiques était bien léger, vu les circonstances, c'était un cinéma de non-situation. Raymond Borde, dans *Positif*, a écrit en juin 1962: «la France calfeutrée et satisfaite a le jeune cinéma qu'elle mérite».

Rendons à Godard ce qui revient à Godard; c'est le seul de la bande des *Cabiers* à effleurer le sujet dans *Le petit soldat* en 1963, un film qui sera interdit durant plusieurs années. Son héros, un néofasciste dont la copine est indicatrice du FLN, évoquait sans distinction les tortures du FLN (pour la libération) comme celles de l'OAS (pour la répression). Dans la foulée de la Nouvelle Vague, mais à part, il y eut aussi *Adieu Philippe* de Jacques Rozier, tourné en cette année 1963 mais interdit durant trois ans; film magnifique de liberté formelle et d'esprit de vacances où l'on sentait la solitude d'un «appelé» au moment de son départ pour l'Algérie.

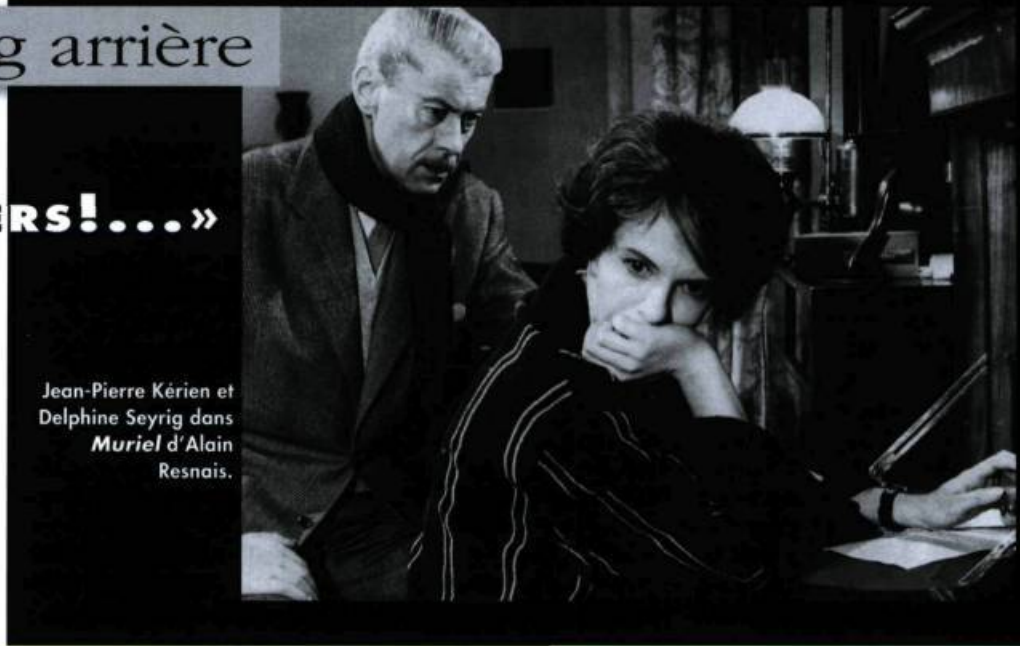
Pour le reste, c'était au pire *Les parapluies de Cherbourg* de Demy où la guerre d'Algérie n'est qu'inconvenient à l'amour, ou au mieux *Le joli mai* de Chris Marker où aucun des Parisiens interrogés (film fait dans la rue caméra à l'épaule) n'osera dire que l'événement essentiel en ce joli mois de mai 1962 c'est la fin de la guerre d'Algérie. Désir d'oubli, chez Hélène Aughain comme chez tout le monde.

Revoyant *Muriel* aujourd'hui, maintenant que l'on sait toute l'horreur de cette *sale guerre*, depuis que des hommes jouissant de l'immunité (comme le général

Aussaresses) racontent quarante ans plus tard et sans état d'âme la *torture ordinaire* qui, oui, s'y exerçait... on ne peut que ressentir le caractère *héroïque* du subtil film de Resnais. En montrant que l'expérience de la guerre (pour Bernard, le beau-fils d'Hélène Aughain) ne débouche pas sur un engagement politique mais sur un cauchemar intime et une impossibilité de communiquer, il allait au cœur du problème. L'Algérie c'était l'*Amédée* d'Ionesco, le cadavre grandissant dans le placard et dont on n'arrive pas à se débarrasser.

Une scène (placée au centre du film) éclate de force aujourd'hui, cette scène où, sur des images de soldats filmés en 16 mm par Bernard (copains, corvées, bivouacs), on entend en voix off le récit qu'il (se) fait de l'histoire de *Muriel*... qui n'est pas, comme on le croyait jusque-là (comme le croit Hélène Aughain), «la copine de Bernard», mais une Algérienne que lui et son camarade Robert torturèrent à mort, là-bas.

«*Muriel*, ça ne se raconte pas...», dit Robert à Bernard quand ils se retrouvent... Et Bernard va se décider à tuer Robert. Expiation et vengeance. *La vie est finie*. Resnais (et Jean Cayrol, son scénariste) léguait forcément ce film à l'avenir, quand serait vaincu le désir d'oubli... *Muriel*, c'est actuel. ■



Jean-Pierre Kérien et Delphine Seyrig dans *Muriel* d'Alain Resnais.